

MOATAZ NASR Mind the gap

« Mind the gap... between the train and the platform » c'est cette petite phrase entendue des milliers de fois dans le métro, et dans des langues différentes, qui me vient à l'esprit quand je lis le titre de l'exposition de Moataz Nasr, comme un rictus, une phrase inconsciente, permanente, qui fait référence à la façon dont le monde est abordé : « fais attention de ne pas tomber dans le vide, fais attention où tu mets les pieds ». Evidemment il y a un sens littéral, y compris dans l'exposition, où le visiteur doit faire attention où il marche, mais aussi un défi, lancé ici par l'artiste, une façon d'observer comment nous réagissons aux « obstacles » qui se dressent devant nous, tout comme la façon d'observer les œuvres.

Mind the gap est la première exposition personnelle de Moataz Nasr au Maroc, c'est une idée qui a longtemps trotté, un acheminement professionnel et personnel après avoir participé à plusieurs expositions collectives dans le pays. Fasciné par l'artisanat, il attendait patiemment l'occasion de pouvoir débiter ses recherches, ses expérimentations autour de ces savoir-faires. C'est aussi un moyen de s'ancrer et de se relier au territoire marocain, aux artisans et leur maîtrise incroyable des techniques traditionnelles ; quand souvent, comme en Egypte les artisans les plus talentueux sont partis travailler dans les pays du Golf où ils peuvent mieux gagner leur vie. On comprend ainsi d'ores et déjà la volonté de l'artiste de parler de la situation économique critique en Egypte. Moataz choisit d'utiliser le zélij pour mettre en valeur cette source d'inspiration inépuisable, fascinante et sophistiquée tout en permettant de représenter le « monde arabe » dans son ensemble, une façon de traverser les frontières qui définissent les identités.

The Mac Gates fait référence à différentes choses, d'abord la forme en elle-même : le M de Mac Do – reconnaissable parmi tous – (y compris par les artisans ayant travaillé dessus), symbole d'une américanisation et d'une uniformisation globale du monde notamment en Egypte et que l'on trouve aussi au Maroc, modifiant les façons de vivre et oubliant les traditions. L'américanisation se traduit également par un problème d'identité de la langue. Parler anglais devient une « mode », un élément de pouvoir social, divisant très fortement la société : même les magasins traditionnels égyptiens se mettent à écrire le nom des échoppes en anglais. Moataz choisit d'affirmer son amour pour la langue arabe et pour sa capacité de diffusion dans tout le monde arabe. Il présente d'ailleurs ici une nouvelle fois l'œuvre *The Echos*, vidéo qu'il a réalisée en 2003 et dans laquelle il filme son amie actrice Chirine El Ansary qui, dans différents cafés en Egypte récite un discours écrit initialement par Abdel Rahman El Sharkawi et réutilisé dans le film *El Ard (The Earth, 1969)*, de Youssef Chahine lors d'un monologue de Abu Swelam sur l'uniformisation, la passivité et la négativité générale de la population. En montrant en parallèle une partie du film, avec la vidéo qu'il a lui-même réalisée, il exprime sa volonté de pointer à nouveau son universalisme et sa « désastreuse » intemporalité : en reprenant en 2019 une œuvre de 2003 issue du film de 1969 qui lui-même parle de la grande dépression des années 1930 - l'artiste s'inspirant, questionnant une identité complexe faite d'une mémoire collective globale.

The Mac Gates est aussi à mettre en lien avec la forme octogonale que créent ces vélos (Vacanze Marrakchi, suite de l'œuvre Vacanze Romane) qui ne peuvent pas rouler sans être ensemble – symbole d'une connexion permanente permettant grâce aux sept couleurs de former le prisme entier et de voir la lumière. Renouvellement constant et continu, c'est cette même boucle que l'on retrouve à l'infini. Les huit vélos composent l'octogone, symbole de la pureté, de l'eau, que l'on retrouve au sein du monde arabe et dans le monde méditerranéen.

La recherche de Moataz Nasr est d'abord une recherche sur le monde et sur l'histoire, utilisant l'art comme un langage mais surtout une loupe pour mettre en lumière aux yeux des regardeurs ce qu'il se passe autour d'eux sans qu'ils ne le réalisent. Il s'inspire parfois du matériau jusqu'à ce que celui-ci fasse émerger l'idée ou d'abord de l'idée jusqu'à ce qu'elle aboutisse au matériau en lequel elle pourra s'exprimer.

Toujours en jouant sur les associations d'idées, l'artiste choisit d'autres symboles : celui du cône d'interdiction, pour créer un lien abstrait entre le zélij faisant référence au monde islamique, et celui de l'interdiction. Il noue des parallèles avec les restrictions – très fortes au Moyen Orient - des religions (s'immisçant à tous les niveaux et dans tous les domaines).

C'est aussi un moyen de jouer avec son audience, impliquant une impression de déjà-vu et de nouveau à la fois : l'artiste inverse les rôles et crée une mise en abîme, il est lui-même le spectateur des spectateurs et de leurs réactions conscientes ou inconscientes face aux œuvres. Il incite le regardeur à traverser les « plots » dans l'exposition, et à dépasser les restrictions présentes dans leur vie.

Moataz tente de repousser les limites toujours plus loin, et d'abord vis à vis de lui-même. Il mêle ici des œuvres politiques, sociales ou encore économiques à des œuvres beaucoup plus personnelles. Il a notamment choisi de présenter la vidéo *Father and Son* réalisée en 2004. Cette œuvre présente un dialogue entre son père et lui, dans lequel il se place dans la position de sa mère décédée, exprimant tout ce qu'elle n'a jamais osé – d'ailleurs lui non plus – verbalisé. On retrouve ici tout le pouvoir du partage et notamment grâce à la langue arabe : l'artiste nous montre à nue sa propre histoire avec son père, dans sa langue d'origine, comme une thérapie lui ayant permis de clarifier certaines choses, de s'ouvrir, et de grandir – souhaitant une identification sensible avec les spectateurs qui pourraient le comprendre.

Lorsque j'ai demandé à Moataz s'il vivrait toute sa vie en Egypte il m'a répondu « jusqu'à ce qu'elle me mette dehors ». C'est une espèce d'amour vache, une relation sinueuse, ambiguë et compliquée. C'est aussi une façon de se construire – en opposition - intégrant toujours le contexte particulier de l'Egypte. Créer des œuvres c'est surtout pour lui repousser les limites. L'artiste essaie de façon constante de voir jusqu'où il pourra aller, jusqu'où les autorités accepteront ses subversions. C'est une manière de construire son œuvre en lien permanent avec un contexte géographique et culturel particulier, une affirmation critique.